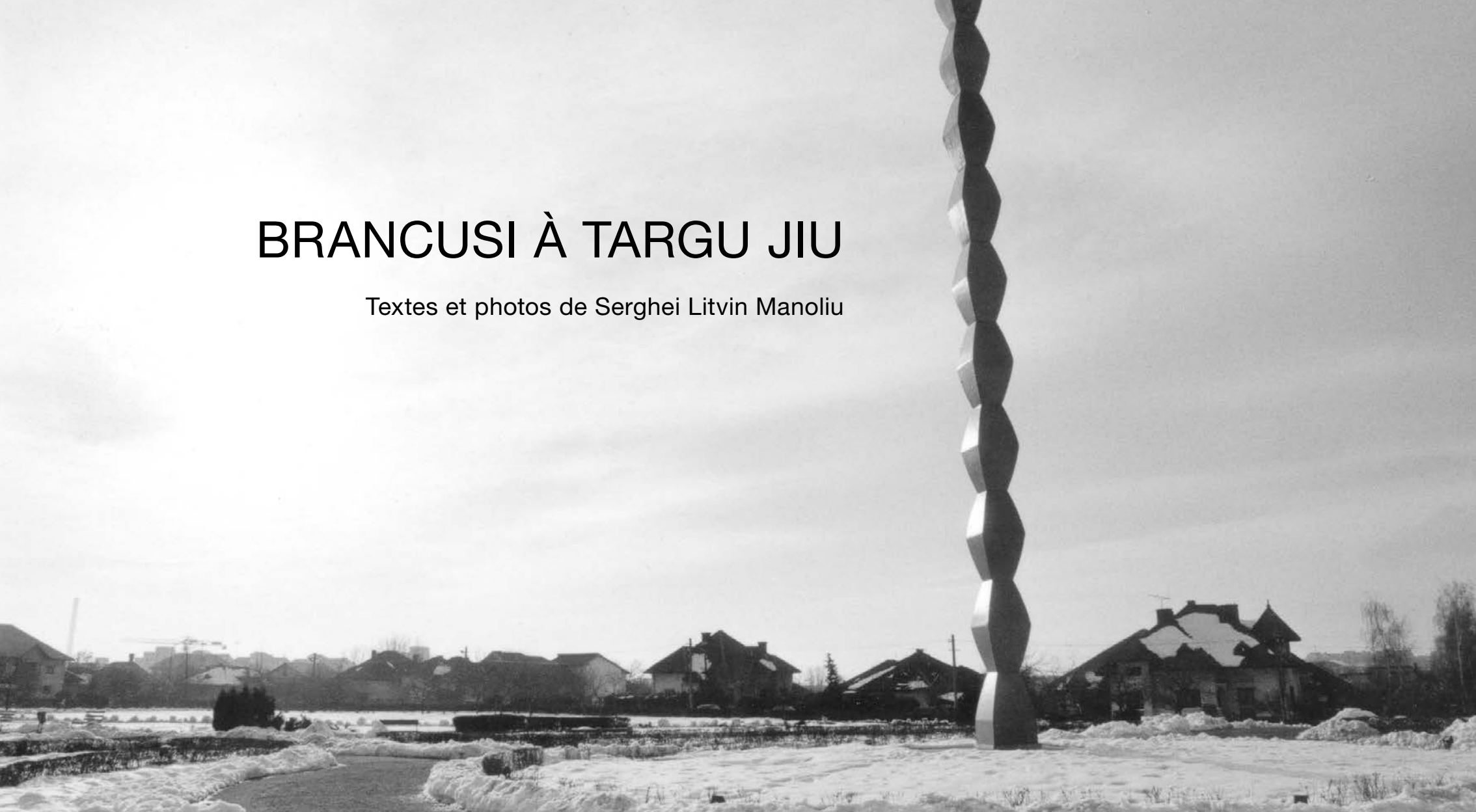


BRANCUSI À TARGU JIU

Textes et photos de Serghei Litvin Manoliu



Le Sculpteur

Constantin Brancusi est quelqu'un qui se laisse rarement photographier. Méfiant, il se fera pourtant piéger par ses propres prises de vue, où il se met en scène lui-même. Il a la taille d'un nain de jardin, ses photos le représenteront donc, dans leur grande majorité, seul ou assis. Est-il venu à pied de Roumanie jusqu'à Paris ? C'est ce qu'il dit. En tout cas, le voici, des années après, posant, debout, chaussé pour la longue marche, sac au dos et bâton de marche en main, devant la porte de son atelier, à Montparnasse, comme s'il quittait les plaines danubiennes. La transe créatrice peut le surprendre seul, tronçonnant une poutre majestueuse à l'aide d'une très longue scie, conçue exclusivement pour deux utilisateurs. Aujourd'hui encore, la légende de cette photographie ridicule : Autoportrait : travaillant à la Colonne Sans Fin. Épreuve originale c. 1924 apparaît dans les livres que de savants historiens de l'art publient les uns après les autres depuis la mort du maître.

1926 Le Procès

Edward J. Steichen, ami et collectionneur de Brancusi, vient d'acheter l'Oiseau dans l'Espace. L'œuvre arrive à New York. À la douane, un fonctionnaire – sculpteur à ses heures – décide que l'Oiseau n'est pas une œuvre d'art, mais un «objet manufacturé». Brouhaha. Steichen rencontre madame Harry Payne Whitney, la fondatrice du Whitney Museum of American Art, qui propose les services de ses avocats pour défendre le sculpteur devant la Cour. Ce sera le procès de 1928 : Brancusi vs. United States of America. Ce sera, aussi, un monument à la gloire pour les États-Unis d'Amérique qui viennent de gagner la Première guerre mondiale. Le juge Waite amène la Cour à redéfinir l'objet d'art et son statut à la lumière de la modernité. En donnant gain de cause au sculpteur, contre le Service des Douanes, le juge américain marque le commencement d'une époque. À partir de cette date et pour les cent ans à venir, l'Amérique sera le leader mondial incontesté de l'art moderne et contemporain.

La Colonne Décapitée

Avant le procès Brancusi vs. United States of America, le même Edward Steichen lui avait acheté une Colonne en bois. Quand l'Américain décide de rentrer définitivement aux États-Unis, il propose à Brancusi de lui rendre - sans aucune contrepartie financière - la sculpture, trop longue pour pouvoir être transportée de l'autre côté de l'océan. Le rusé sculpteur reprend sa pièce sans rien dire. Steichen parti, il la scie fort habilement, à la verticale, in situ, et la ramène, coupée en deux, à Montparnasse. Plusieurs photos célèbrent «l'exploit» de Voulangis. La plus surprenante est celle où Man Ray et le cher maître trinquent à la santé de la Colonne décapitée. Brancusi est assis, Man Ray se penche, debout, par-dessus une bouteille de vin. Brancusi lève le verre de la main droite, tandis que, de la gauche, il déclenche, une fois de plus, la prise de vue. L'homme ne correspond à aucun des clichés d'un «grand homme»: petit, rusé, dragueur, manipulateur, poseur, à peine voleur.

1935 Le Montage Electoral

Janvier 1935: des élections vont avoir lieu en Roumanie. Le gouvernement libéral s'y prépare. Arethia Tatarascu, la femme du Premier ministre, pour assurer la victoire de son mari, décide le montage d'une opération électorale complexe. Créer un parc municipal sur l'axe ouest - est de la ville, des rives du Jiu jusque à la Route de Bucarest. Ériger dans ce parc un monument dédié aux soldats roumains tombés sur les rives du Jiu, pendant la Grande Guerre. Les libéraux envoient l'ingénieur Gorjan, fils d'un ami de jeunesse de l'artiste, à Paris. Sa mission : rencontrer le célèbre sculpteur né dans la Vallée du Jiu et lui proposer une solution technologique originale pour que Brancusi puisse, enfin, réaliser son rêve : une Colonne en métal, très haute. Pas comme les Colonnes - sculptures, en bois, de taille modeste, que l'artiste crée depuis 1916 ou 1919. Non. Il faut construire un monument sous le signe de Mars, un monument de fer. Ce sera militaire, ce sera culturel, ce sera patriotique. Ce sera pieux, aussi. L'affaire ne pourra donc que marcher. Les futurs acteurs seront, derrière la Ligue des Femmes Orthodoxes Roumaines : la Centrale Minière, l'Église Orthodoxe, la Mairie de Targu Jiu, l'Armée et Constantin Brancusi. Tous seront impliqués dans ce montage, tous seront intéressés et sauront, une fois l'opération menée à bien, montrer leur reconnaissance au Premier ministre – candidat. Personne ne semble avoir envisagé la défaite des libéraux. Les élections seront perdues et l'affaire se terminera par un désastre qui dure, artistiquement, depuis soixante-dix ans. Et ce désastre balkanique est un chef d'œuvre d'émotion, de grandeur d'âme, une pièce capitale de l'art moderne.



2003 L'Arrivée à Târgu Jiu

Sur la route nationale qui relie Bucarest à la ville minière de Târgu Jiu, ce qui semble être, à première vue, une petite copie en plastique jaune de la Colonne Sans Fin, se voit depuis la chaussée, à l'entrée dans la ville, posée de travers, au milieu d'un vaste tas de boue blanchie par de la neige sale. Un instant plus tard, réalisant que c'est bien la vraie Colonne de Brancusi, je sais que le pèlerinage vient de commencer à l'envers : la route elle-même nie, déjà, l'ordre prétendu des trois monuments: Table, Porte, Colonne.

Dans la ville, l'hôtel Gorj aligne ses douze étages vides sur la Voie des Héros. Le rez-de-chaussée, immense, haut de huit mètres, est éclairé par deux ampoules. Nous sommes les seuls voyageurs. Il n'y a pas de raison valable pour que la Table, la Porte et la Colonne soient ici. Rien, dans les traditions locales de la Vallée du Jiu, ni dans la civilisation valaque, ne justifie la présence des trois monuments. Mais à l'échelle de l'Europe, Targu Jiu s'inscrit sur les Marches de l'Est, dans la ligne des châteaux forts teutoniques et de l'Empire des Habsbourg. Ici, dans les Carpates, l'Occident et l'Orient, les Germains et les Slaves se font face depuis mille ans : bienvenue dans les Balkans.



La Table du Silence

Impossible de commencer la visite par la Table du Silence. En entrant, il faut passer, d'abord, devant la Porte du Baiser. Au bout d'une longue allée, un mur de plaques de béton armé d'origine récente sépare le parc de la rivière. Le dos au mur, couverte de neige, sans les Douze Chaises temporairement absentes, la Table attend. Des panneaux, à l'entrée, annoncent la restauration en cours des monuments. En avril 2003, un hebdomadaire culturel roumain, Ziarul de Dumineca publiera une brève intitulée Enfin, nous nous occupons de Brancusi : Les travaux de restauration des monuments reprendront...

La Banque Mondiale ayant alloué environ cinq millions de dollars... Le ministère de la Culture et des Cultes est à la recherche d'une nouvelle compagnie... Le contrat avec la compagnie précédente ayant été annulé... Le silence de la Table est parfaitement exprimé par un plateau lourd, circulaire, sur lequel rien n'est posé, sur le pourtour duquel aucun motif symbolique ou décoratif ne figure. Ici, il ne se passe rien. C'est un éloge du vide qui pèse plusieurs tonnes.



La Porte du Baiser

Des deux côtés de la rue au bout de laquelle l'on aperçoit à peine la Porte s'étirent des échoppes qui vendent de l'alcool local et des cigarettes américaines. Le principe de la Porte est une version fortement simplifiée du projet du Temple de la Méditation, que le sculpteur avait, à la même époque, présenté au jeune Maharajah d'Indore, aux Indes. Le prince, ayant perdu sa jeune femme, désirait bâtir un mausolée, destiné à sa mémoire. Les croquis initiaux développaient des volumes somptueux ; ici l'économie de moyens est aussi bien esthétique que financière. Regardée frontalement, de loin, avec respect, la Porte fait penser à des architectures précolombiennes. *Ars longa, vita brevis*. L'artiste, célibataire professionnel, avait un faible pour les princesses d'Empire et les Américaines d'avant-garde.

En 1920, il avait déjà exposé au Salon des Indépendants, à Paris, au Grand Palais, une bite en marbre de soixante centimètres, intitulée Princesse X. Des artistes avaient demandé le retrait de la pièce, n'appréciant guère la provocation facile de leur collègue. La police arrivée, Brancusi avait protesté, faux jeton, les larmes aux yeux devant tant d'injustice ! Comment peut-on l'accuser de pornographie? Voyons, sa sculpture ne représente qu'une femme se regardant dans un miroir. Fernand Léger, excellent boxeur à l'époque et ami du sculpteur, se bagarre avec les artistes qui applaudissent l'évacuation de la bite par les forces de l'ordre. Le scandale était déjà la forme moderne du succès.



L'Église

Brancusi voulait que sa Colonne soit construite et il était prêt à bien des sacrifices pour qu'elle le soit. Les libéraux lui proposent o tocmeală, un marché : la Ligue des Femmes Orthodoxes Roumaines paiera l'exécution de la Colonne. Madame Tatarascu exige deux monuments supplémentaires, et des bancs, pas chers à exécuter, en pierre du pays, pour meubler son parc municipal. Le sculpteur offre une Table et une Porte, projets dont il a des croquis dans ses cartons. Et il accepte de ne rien dire contre l'église qui sera reconstruite sur le tracé de Calea Eroilor. La Ligue avait décidé, dès le début des travaux, pour des raisons financières, de réduire la hauteur de la Colonne. Une église haute, comme il n'y en a pas beaucoup dans la Vallée du Jiu, remonte de ses cendres

(construite en bois, au XVIIIe siècle, elle avait brûlé entièrement un siècle plus tard) en plein milieu de Calea Eroilor en même temps que les trois monuments. Invisible derrière l'imposante preuve de foi orthodoxe d'un Premier ministre franc-maçon, la Colonne aurait même dû être coiffée d'un belliqueux rapace à plumes, selon un vœu incertain du ministère d'alors de la Guerre. Trois cent soixante peupliers auraient dû être plantés autour de La Colonne, seuls quelques-uns le seront, et puis seront coupés. Le maître habite, chez Gorjan, deux pièces de taille modeste. Sur le chantier, tandis qu'il surveille, blasé, les développements surprenants de son projet, il mange, dit-on, beaucoup de pommes et vente aux tailleurs de pierre son improbable temple aux Indes.



Le Chemin de Fer

Parfois une locomotive électrique rouge va et vient coupant Calea Eroilor, entre l'église et la Colonne. Les piétons traversent la voie sur des plaques de ciment armé destinées à compenser la hauteur des rails. Il n'y a ni feux, ni barrière.

Au loin, derrière les poteaux électriques en bois approximativement alignés, à peine visible, la Colonne Sans Fin projette sur le ciel d'hiver une faible lumière dorée.



1956 Le Tracteur

Après la mort de Staline le parti communiste décide d'abattre la Colonne, perçue comme un symbole décadent. Un tracteur arrive, muni d'un long câble d'acier. Le nœud coulant du câble est passé sur la Colonne. La Colonne fléchit, le conducteur essaye encore, insiste. Puis, épuisée, la machine tombe en panne.

On ne parle plus de cette affaire. Le monument reste debout, mais son axe est définitivement plié vers l'ouest. Ailleurs, un tel monument aurait joué peut-être d'égards extrêmes. Rien de tel ici, dans ce monde si banal où les hommes ne sont que de passage. La vie s'écoule, lente et grise, dans la Vallée du Jiu.



1989 Après le Coup d'Etat

Le maître a travaillé à Târgu Jiu gratis. Tour à tour maçonnique, royaliste, légionnaire, stalinienne, nationale-communiste ou pro-américaine, la Roumanie a toujours pratiqué une politique d'inébranlable fidélité aux vainqueurs, d'où qu'ils viennent et quels qu'ils soient. Dix-neuf ans avant sa mort, Constantin Brancusi est revenu une dernière fois à Bucarest, demander, en vain, le seul remboursement des frais pour la création des trois monuments.

Après 1989, la cause de Targu Jiu est défendue par le genre de faune que les coups d'État balkaniques savent révéler au monde. L'un propose de dorer les modules et demande pour cela dix kilos d'or. Un autre propose une Colonne neuve, en acier suédois, sans frais, pose comprise. Un troisième attaquera, bien évidemment, les deux premiers.



Défaites et Victoires

Le travail de Brancusi à Targu Jiu montre jusqu'où l'art peut aller. Ce lieu est l'incarnation d'une vérité solitaire, une forme supérieure du réel. Pour les artistes c'est une leçon radicale, la preuve que l'art - cette religion sans Sauveur peuplée de miracles - est, avant d'être une source d'énergie, une source d'émotion.

L'iconographie du XXe siècle est négative. C'est un éloge quasi-systématique de l'anormalité.

Ce n'est plus l'Homme qu'on représente, mais ses peurs, sa déchéance. Et le paysage disparaît avec l'Homme. Brancusi à Târgu Jiu veut encore espérer et annonce une culture de bâtisseurs, fait l'apologie tardive des identités fortes. Aujourd'hui notre monde saturé d'images est devenu transparent, à la fois insignifiant, compliqué et secret. Pour quoi, pour qui alors la Colonne monte toujours la garde, comme un soldat perdu ?

Et pourquoi nos défaites sont-elles plus belles que leurs victoires ?



Pourquoi nos défaites
sont-elles plus belles
que leurs victoires ?